Propos désuets d'un anticommuniste primaire

Autor(en): **Meylan, René**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **27 (1990)**

Heft 1017

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1020575

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

L'INVITÉ DE DP

Propos désuets d'un anticommuniste primaire

La crise qui frappe les communistes en Suisse, comme d'ailleurs dans tous les pays, ne nous regarde pas en soi. Néanmoins elle nous interpelle, attendu qu'une expérience constante le montre: la gauche entière s'affaiblit lorsque l'un de ses membres tombe malade. Puisque lessive il y a, autant laver tout le linge sale et ne pas substituer de nouveaux mensonges aux mythes devenus obsolètes.

Les vieux briscards du stalinisme, relayés avec diligence par le conseiller national Spielmann, voudraient accréditer la thèse que leur parti fut toujours singulier en regard de ses homologues. *«Dès son origine, le Parti suisse du travail a affirmé ses positions originales par rapport aux partis communistes: pas de dictature du prolétariat, mais proclamation de notre volonté d'aller au socialisme par les voies démocratiques», etc, etc* [1].

Rien n'est plus faux. Certes, le PST fut formé en 1944 de communistes, de sans-partis et surtout de nicoléens qui avaient cinq ans plus tôt salué le «socialisme viril» de Hitler. Mais dès le congrès de 1949, le PST se donna des statuts dont le premier article faisait acte d'obédience au *«socialisme scientifique, c'est-à-dire au marxisme-léninisme»*. Je le sais parce que j'y étais et que je possède le document.

Or la dictature du prolétariat n'a été inventée ni par Staline, ni par Lénine. Elle vient de Marx. *«Quant à moi, l'honneur d'avoir découvert la lutte des classes ne m'appartient pas. Des historiens bourgeois l'avaient vu avant moi. Ce que j'ai ajouté avait pour but de prouver: 1. que l'existence des classes est liée seulement à certaines luttes historiques, 2. que cette lutte conduit à la dictature du prolétariat, 3. que cette dictature n'est qu'une transition»* [2].

D'ailleurs, même le grand Léon Blum, dans l'admirable discours qu'il tint à Tours en 1920 contre la Troisième Internationale, admettait à tort, mais en marxiste discipliné, la dictature provisoire; il n'en contestait que les modalités bolchéviques[3]. Prétendre que dans les années de guerre froide le PST fut moins orthodoxe que Blum relève de la rigolade. Toute la collection de la *Voix ouvrière* en témoigne.

Ce n'est pas seulement drôle. C'est le signe que les communistes, aujourd'hui comme hier, ne réussissent pas à se débarrasser de leur défaut premier qui est l'orgueil. J'en suis instruit, ayant dans ma jeunesse milité douze ans au parti. Ils persistent à se croire les plus dévoués alors que beaucoup d'autres, dans la vie civile et même politique, le sont autant sans toujours sonner de la trompette devant eux. Ils savent tout sur tous les sujets, socialisme scientifique oblige. Les faits les démentent sans arrêt mais ce détail n'altère en rien la superbe qui les habite jusque dans leur blanche vieillesse. Avec délectation, ils se veulent persécutés alors que ce sont leurs semblables, forts de leur aval, qui ont aboli les libertés dont ils jouissent ici partout où ils ont pris le pouvoir. Ils se feraient trancher la langue plutôt que d'articuler que les sociaux-démocrates ont eu, malgré toutes leurs erreurs, substantiellement raison dans les divorces catastrophiques qui suivirent la révolution d'octobre, fait désormais avéré qui tient de l'évidence historique. En bref, il s'inventent pour y vivre un monde irréel qui flatte leur suffisance. Voilà pourquoi ils affabulent. Ils peuvent débattre de leur programme. Aussi longtemps qu'ils n'auront pas quitté ces pratiques, ils constitueront un déficit pour les vraies forces de progrès. Il faudrait au moins qu'ils sachent que nous le savons. Hélas, en plus ils sont sourds.

René Meylan

L'invité de DP s'exprime librement dans cette tribune. René Meyla est ancien conseiller d'Etat et aux Etats.

[1] *V.O. Réalités*, 1er novembre 1990.
[2] *Etudes philosophiques*, p. 118; Editions sociales, 1947.
[3] *Léon Blum* par Y. Lacouture, p. 170, Editions Seuil, 1977.

PUBLI-REPORTAGES

Confusion de genres

(*jg*) Le reportage publicitaire fait florès dans nos journaux. Quand il s'agit d'encarts clairement séparés comme on les trouve parfois dans *L'Hebdo* ou de pages regroupées à la fin de la revue et précédées par une page-titre comme dans *Bilan*, nous n'y voyons pas le moindre inconvénient.

Certains de ces reportages se présentent sous des jours beaucoup plus scabreux. Ainsi ceux que l'on voit désormais dans *24 heures*. Si l'indication «page publicitaire» figure bel et bien, et même en caractère gras, elle est de petite taille, imprimée tout en haut de la page et n'est pas immédiatement visible, surtout pour un lecteur pressé.

La typographie des textes, le graphisme des titres, jusqu'au gros point noir qui figure au début de l'article, tout est identique aux pages rédactionnelles. Les papiers sont signés comme s'ils émanaient de la rédaction. Ces reportages ne sont pas consacrés à une entreprise, mais à un secteur de la consommation. Pourtant ils font bien l'apologie d'une marque, ainsi IKEA dans un cas.

Ces pages sont entourées de publicités de diverses entreprises de la branche concernée.

C'est une façon assez subtile de présenter une publicité et de faire comme s'il s'agissait d'un article de journal.

Il s'agit au minimum d'une manière de semer une insidieuse confusion chez le lecteur, ce qui représente une dévalorisation supplémentaire de la crédibilité accordée au véritable article rédactionnel.